

The background of the cover is an aerial photograph of a dry, cracked landscape. The ground is brown and textured with numerous cracks and small depressions. In the lower right corner, there are some dark, leafless trees and a small, light-colored building. The overall tone is somber and historical.

**LEVON CHIRINIAN**

**1918. L'ARMÉNIE EN FLAMMES  
ET LA FIN DE LA PREMIÈRE  
GUERRE MONDIALE  
(LA FORCE MILITAIRE ARMENIENNE)**

**Troisième édition revue et corrigée**

**EREVAN 2014**

INSTITUT DE PHILOSOPHIE, DE SOCIOLOGIE ET DE DROIT DE  
L'ACADÉMIE NATIONALE DES SCIENCES DE LA RÉPUBLIQUE  
D'ARMÉNIE

**LÉVON CHIRINIAN**

**1918. L'ARMÉNIE EN FLAMMES ET LA  
FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE  
MONDIALE**

(LA FORCE MILITAIRE ARMENIENNE)

Troisième édition revue et corrigée

EREVAN 2014

Imprimé par décision du Conseil scientifique de l'Institut de philosophie, de sociologie et de droit de l'Académie nationale des sciences d'Arménie.

**Rédacteur:** R. O. Sahakian, candidat au doctorat en sciences historiques.

**Critiques:** Dr. S. A. Sarkissian, professeur en philologie.  
A. A. Nersissian, docteur en sciences historiques.

Lévon Chirinian

1918. L'Arménie en flammes et la fin de la Première Guerre mondiale (La force militaire arménienne). Troisième édition revue et corrigée, Erevan, 2014, 29 p.

Cet ouvrage porte sur des faits souvent falsifiés et connus partiellement à la réalité politico-militaire arménienne et mondiale et qui sont étroitement liés aux résultats de la Première Guerre mondiale, au sort de l'Arménie et à la valorisation du facteur arménien.

L'ouvrage est destiné aux politologues, aux spécialistes de la Première Guerre mondiale et de l'histoire politico-militaire d'Arménie, aux stratèges et aux milieux intellectuels de lecteurs et de la jeunesse.

## CONTENU

1918. L'ALLEMAGNE EN ROUTE POUR SA DERNIÈRE CHANCE.....	4
D'ERZNKA À SARDARAPAT, L'EPOPÉE DE BAKOU.....	11
ARARA: LA BRÈCHE DÉCISIVE DE LA LÉGION ARMÉNIENNE .....	30
L'IRAN DU SUD: LES TIREURS ARMÉNIENS DE LA DÉFENSE.....	38

**“Tu n’arriveras pas à passer:  
notre âme est comme un  
rempart de granit”  
A. Aharonian**

## **1918. L’ALLEMAGNE EN ROUTE POUR SA DERNIÈRE CHANCE**

Dès le 29 août 1916, le général Erich von Ludendorff, commandant de facto de l’armée allemande, évaluant le rapport des forces des Puissances Centrales et des pays de l’Entente, le trouvait favorable aux Puissances Centrales. Ludendorff écrit dans ses mémoires: «A la limite des années 1917-1918, la situation sur terre était plus avantageuse pour nous qu’un an auparavant à la suite de la sortie de la Russie de la guerre.’ Comme aux années 1914 et 1916,

---

L’esprit stratégique allemand est constamment orienté vers le but choisi et ne bat jamais en retraite. Du 5 au 9 septembre 1914, après avoir perdu la bataille de la Marne (France), non seulement Helmuth von Moltke, chef de l’Etat-major allemand a été remplacé par le général Erich von Falkenhayn, mais il est aussi devenu nécessaire de remplacer (le 14 septembre, 1914) Blitzkrieg («théorie de la guerre rapide») par une nouvelle conception stratégique.

A la fin de l’année 1914, von Falkenhayn, nouveau chef de l’Etat-major a déclaré à Theobalt von Bethman Holweg, chancelier du Reich, que l’Allemagne ne pouvait pas gagner la guerre contre la France, l’Angleterre et la Russie par la voie armée. Voilà pourquoi il a insisté tout d’abord sur l’armistice séparé avec la Russie et a imposé «la stratégie d’épuisement». (v Etat-major prusso-allemand, 1640-1965. Son rôle politique dans l’histoire. Dietz Verlag, Berlin, 1965, trad. de l’allemand. Moscou, 1966, p. 159 (en russe). «Tant que la Russie, la France et l’Angleterre sont unies, nous ne pourrons pas vaincre nos ennemis et atteindre une paix honorable. Au contraire, nous courons le danger de perdre progressivement nos forces. Il faut séparer soit la Russie, soit la France. Si nous arrivons à contraindre la Russie à accepter la paix (ce qui est primordial), nous pourrons régler leur compte à la France et à l’Angleterre de sorte que c’est nous qui leur imposerions la paix.. Il est certain que si la Russie signe le traité, la France cédera aussi. Alors l’Angleterre sera, bon gré mal gré, entièrement soumise à notre volonté et nous pourrons l’écraser avec le soutien de la Belgique nous établirons un blocus et nous la ferons mourir de faim, même si cela dure des mois». (v la lettre de Bethman Holweg (...) sur l’évaluation des dogmes politico-militaires du général Falkenhayn. La base militaire générale du haut commandement. (19 novembre, 1914) (*Ibidem*, v p. 464).

cette fois aussi nous aurions pu résoudre le problème de la guerre en attaquant sur terre. Le rapport des forces était pour nous plus favorable que jamais<sup>1</sup>. La puissance militaire et économique de l'Allemagne et le militarisme prussien nous permettaient de poser un tel objectif. Au mois de juillet 1917, l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres écrivait: «L'Allemagne est en train de vaincre. Récemment ils ont noyé tant de tankers que ce pays (La Grande-Bretagne) se trouvera dans une situation dangereuse et le combustible manquera probablement à la marine royale. C'est très dangereux»<sup>2</sup>.

Le gouvernement politico-militaire de l'Allemagne aspirait à réaliser un important plan stratégique: le plan consistait à imposer à la Russie un armistice séparé (Brest-Litovsk, 3 mars 1918) ce qui permettrait d'écraser les armées anglo-françaises à l'Ouest et de triompher dans la Première Guerre mondiale avant l'arrivée des forces américaines" et avant l'épuisement des ressources humaines et matérielles de l'Allemagne.

---

Au fond, étant tout à fait d'accord avec le chef de l'état-major général, Bethman-Holweg écrit: «Si on n'arrive pas à séparer la Russie, nous ne pourrons jamais atteindre la priorité à l'égard d'aucun adversaire par la force militaire. Nous serons en danger. (*Ibidem* v. p. 466). De plus, «je ne peux pas résister à l'insistance continuelle du general von Falkenhayn de la signature de l'armistice séparé avec la Russie», telle est l'attitude du chancelier du Reich. «**Ses possibilités doivent être au moins définitivement argumentées**» (souligné par l'auteur)" (*Ibidem*, v. p. 468).

Et ... ils ont réfléchi et ils ont trouvé ... les bolcheviks de la Russie avec Volodia Oulianov Lénine à leur tête. (Voir les péripéties de cette histoire obscure et intéressante dans l'œuvre «Les Détroits (Bosphore et Dardanelles), les voies d'eau de la Turquie et la Cause arménienne» de V. Navassardian, Caire, 1947, page 135-194 (en arménien). A son tour le délabrement de la Russie au début de 1918 a permis à Ludendorff de «prendre l'initiative des opérations en Occident».

<sup>1</sup> Ludendorff E., *Mes souvenirs de la guerre de 1914 à 1918*, trad. de l'allemand, tome 2, Moscou, 1924, p. 114 (en russe)

<sup>2</sup> v. Erguin D., *La curée. L'histoire mondiale de la lutte pour le pétrole, l'argent et le pouvoir*, trad. de l'anglais, Moscou, 1999, p. 194-195 (en russe)

\*\* Strokov A. A. écrit: «A partir de 1918 l'arrivée en masse des troupes américaines commence en France, environ 250.000-350.000 personnes par mois. Jusqu'en juillet 1918, un million de personnes s'y trouvaient déjà. Avant l'attaque allemande en mars 1918, le nombre des troupes américaines en France avait atteint 300.000». (v Strokov

Le 13 février, Ludendorff annonçait l'intension de l'Etat-major à l'empereur Wilhelm II et au chancelier impérial: «Le coup décisif à l'Ouest est le plus grand problème militaire qui se soit jamais posé à une armée quelconque, et que la France et l'Angleterre ont essayé en vain de résoudre pendant les deux dernières années... Cela sera une lutte terrible qui commencera en un secteur et se répandra dans tous les autres. Elle demandera beaucoup de temps et sera très dure, mais elle aura une fin glorieuse... Telle est notre but. Pour l'atteindre, il faut attaquer». Le militaire fanatique déclarait au monde entier: «L'armée est concentrée et bien équipée: elle entreprend la solution du plus grand problème de l'histoire»<sup>3</sup>.

Le point de vue de l'Etat-major allemand est argumenté par les analyses de l'Anglais Basil Henry Liddell Hart, célèbre historien et théoricien de stratégie. Il écrit: «Au point de vue militaire, la deuxième et la troisième années de la Première Guerre mondiale rappellent la lutte d'Hercule contre le puissant Cerbère. L'union allemande était plus faible, mais elle avait à sa tête un seul dirigeant tandis que l'Entente avait un avantage numérique mais était dirigée par plusieurs personnes. Compte tenu de ses nombreuses pertes, de la dispersion des efforts et de la séparation de la Russie, à la fin de l'année 1917, l'Entente s'est heurtée à un fait grave en se rendant compte que le rapport numérique des armées avait changé au profit de son adversaire et que plusieurs années devaient s'écouler jusqu'à ce que l'arrivée de nouveaux régiments américains puisse changer le rapport numérique des armées au profit de l'Entente»<sup>4</sup>. Liddell Hart voyait la source des opérations décisives de l'armée allemande dans le facteur économique. «Et c'est la pression économique (de la part de l'Entente – souligné par l'auteur) qui a non seulement incité, mais

---

A. A., *Les forces armées et l'art militaire lors de la Première Guerre mondiale*, Moscou, 1974, p. 514 (en russe)

<sup>3</sup> Ludendorff. E., *Mes souvenirs de la guerre de 1914 à 1918*, tome 2, p. 158 (en russe)

<sup>4</sup> Liddell Hart B., *La vérité sur la guerre de 1914 à 1918*, trad. de l'anglais, Moscou, 1935, p. 303

forcé l'Allemagne à entreprendre une attaque en 1918, qui en cas d'échec aurait été un suicide pour elle»<sup>5</sup>.

En 1918, l'économie de l'Allemagne était trop épuisée et «le blocus continuait à l'affaiblir encore davantage, malgré l'arrivée tardive des ressources économiques de la Roumanie et de l'Ukraine annexées»<sup>6</sup>.

C'est dans le cadre de cette réalité politico-militaire qu'une approche a été choisie et qui a été qualifiée ensuite dans la littérature militaire de «stratégie du risque extrême», «attaque suicidale» (Liddell Hart), «stratégie fanatique». «**Vous courez un danger extrême** (souligné par l'auteur). Vous comptez sur la guerre sous-marine», Ottokar Tcherny, président du gouvernement d'Autriche-Hongrie, prévient le gouvernement allemand, en août 1917<sup>7</sup>. Mais l'Allemagne décide de vaincre à tout prix son adversaire par une manière d'agir particulière: le général von Kuhl écrit en résumant les événements militaires de 1918: «Tenant compte de l'impossibilité de résoudre définitivement ce problème, il ne nous restait en 1918 qu'à imposer la paix à l'ennemi par des attaques locales. Pour cela il fallait limiter les objectifs politiques»<sup>8</sup>.

La situation s'aggravait et devenait pénible, surtout parce que la combativité des alliés de l'Allemagne était soutenue «exclusivement par l'obstination de l'Allemagne et par l'espoir d'une victoire sur le front occidental»<sup>9</sup>. Par conséquent, Ludendorff était plus que sincère lorsqu'il écrivait: «La guerre a acquis un caractère de violence incontrôlable»<sup>10</sup>. C'est ainsi que l'Allemagne essayait de mettre en

---

<sup>5</sup> Liddell Hart B., *La stratégie des opérations indirectes*, trad. de l'anglais, Moscou, 1957, p. 270

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 271

<sup>7</sup> v L'Etat-major prusso-allemand, 1640-1965. *Son rôle politique dans l'histoire.*, trad. de l'allemand, Moscou, 1966, p. 187

<sup>8</sup> Kuhl D., Delbrug G. *L'écrasement de l'offensive allemande en 1918*, trad. de l'allemand, Moscou, 1935, p. 236

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 96

<sup>10</sup> Ludendorff. E., *op. cit.*, p. 241



valeur «le but réel de la guerre: la répression de la volonté de résistance à l'ennemi» (Liddell Hart). C'était en effet le secret et le sens du dessein allemand de 1918.

Pour la réalisation de ce but, trois attaques consécutives ont été entreprises.

Le 21 mars 1918 est la date de la première et de la plus importante attaque sur le front occidental, en Picardie. L'objectif était de séparer les divisions franco-anglaises par une attaque forcenée en direction d'Amiens, d'écraser les armées anglaises et de déboucher sur la côte (du détroit de la Manche). Malgré une avance de 60 km vers la ligne de défense de l'adversaire, le problème militaire n'a quand même pas été résolu. La brèche a été fermée par les armées des alliés. Le 9 avril, les Allemands ont attaqué de nouveau, cette fois en Flandre, sur la Lisse, et ils ont fait une avance de 18 km. Cette attaque a été arrêtée à son tour le 14 avril.

La deuxième opération a commencé le 27 mai, au nord de Reims. Le coup était contre les armées françaises, vers Paris. Les Allemands ont réussi à passer l'Aisne. Comme le disait le feld-maréchal Paul von Hindenburg, chef de l'Etat-major: «Il faut affaiblir par des batailles locales la structure des armées de l'ennemi à tel point qu'elle s'écroule»<sup>11</sup>. «Bataille pour la paix» est le nom qui a été donné à cette opération, dont le but était «d'écraser définitivement l'ennemi». La ligne de défense des Alliés a été brisée sur une distance de 60 km et, le 30 mai, les Allemands sont arrivés à la Marne, à peu près à 70 km de Paris. Le 4 mai, les Allemands étaient obligés de passer à la défense. L'attaque du 9 au 13 juin a également été inefficace.

Le 15 juin, le commandement de l'armée allemande a organisé le dernier assaut, la grande attaque sur la Marne (soi disant la «deuxième» Marne). Passant la rivière, les Allemands n'ont pu s'avancer que de 6 km. et n'ont eu aucun succès au point de vue

---

<sup>11</sup> *Les souvenirs de Hindenburg*, trad. abrégée de l'allemand, Pg. 1922, p. 75

stratégique et ont complètement épuisé leurs munitions. Il est bien dit: **les Allemands n'ont pas reçu de pétrole de Bakou en juin et juillet, au moment le plus crucial de leur assaut.**

Le 18 juillet, les armées alliées ont passé à la contre-attaque et ont repoussé l'adversaire agressif jusqu'à l'Aisne, elles ont définitivement pris l'initiative stratégique. Du 8 au 13 août 1918, au cours de l'opération d'Amiens elles ont infligé une défaite aux troupes allemandes et les ont rejetés aux frontières de mars. En effet, **le 8 août est devenu « la journée noire de l'armée allemande »**. Du 12 au 15 septembre, la première armée américaine avec le général John Pershing à sa tête a gagné à son tour la bataille de Saint Mihiel.

Le 26 septembre, les Alliés ont passé à la dernière attaque commune sur un front de 420 km, de Verdun jusqu'à la côte. Le front allemand s'est brisé et jusqu'au 11 novembre leur armée a été définitivement écrasée.

Ainsi, les opérations militaires sur le front occidental (français), connues pour leur intransigeance et leurs efforts extrêmes «devaient continuer pendant 235 jours presque sans interruption (du 21 mars au 11 novembre) et sur un espace de 400 km. six millions de personnes allaient se heurter»<sup>12</sup>. Par ailleurs, les Allemands ont attaqué 118 jours sur 235 (du 21 mars jusqu'au 18 juillet) et les Alliés: 116 jours (du 8 juillet au 11 novembre)<sup>13</sup>.

En 1918, les Allemands ont ouvert le feu sur Paris d'une distance de plus de 100 km, dont les Parisiens «ont goûté» l'efficacité pendant les jours de grandes attaques. L'aviation allemande a bombardé Paris et Londres. En particulier, elle a dérogé au fameux isolement de l'Angleterre. En 1918, 37 avions allemands ont bombardé Paris. C'est l'Allemagne qui avait la priorité dans le domaine du bombardement militaire.

---

<sup>12</sup> Korda A., 1918. *La Guerre mondiale.*, trad. du français, Moscou, 1924, p. 16

<sup>13</sup> Strokov A. A., *Les forces armées et l'art militaire lors de la Première Guerre mondiale*, Moscou, 1974, p. 577 (en russe)

Pourtant, le 8 août est devenu «la journée noire de l'armée allemande». Comme le dit Thilo von Bosé, c'était la catastrophe du 8 août «qui a ouvert la voie obscure vers la salle des miroirs de Versailles par la forêt de Compiègne»<sup>14</sup>.

Mais ce n'était pas seulement «la catastrophe du 8 août».

---

<sup>14</sup> Bosé T., *La catastrophe du 8 août 1918*, trad. de l'allemand, Moscou, 1936, p. 267

## 'ERZNKA À SARDARAPAT, L'EPOPEE DE BAKOU

Évaluant le rôle que le peuple arménien a joué dans la victoire contre «l'ennemi public» (alliance turco-allemande) pendant les années de la Première Guerre mondiale, dans le bulletin présenté au gouvernement américain le 7 janvier 1919, James Gérard, (ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne) disait: «Les Américains auraient dû prévoir quelles seraient l'issue et la durée de la guerre à l'ouest, si les Turcs étaient arrivés à Bakou huit mois avant. Et ils y seraient arrivés plus tôt, si les Arméniens n'avaient pas résisté». La déclaration du général Erich von Ludendorff, dirigeant de facto de l'armée allemande, est plus autoritaire et impressionnante: «L'important stimulant qui a provoqué la défaite de l'armée occidentale de l'Allemagne était le manque de combustible, car les Turcs n'ont pas pu prendre Bakou à temps et ce sont les Arméniens qui leur ont fait obstacle pendant la prise de Bakou». **Le front qui «s'étendait de la mer Noire jusqu'à Mossoul» devait résoudre non seulement l'avenir de l'Arménie mais aussi le destin de toutes les démocraties», disait le célèbre Victor Bérard.**

En effet, planifiant les opérations militaires de 1918, le feld-maréchal Paul von Hindenburg prévoyait que les alliés de l'Allemagne devaient tout simplement «résister», jusqu'à ce qu'ils puissent gagner au front (occidental) français. Ayant désormais les mains libres en Asie Mineure (Arménie), suite à la révolution russe, les armées turques, «auraient pu soutenir les armées allemandes en **Mésopotamie et en Asie** (souligné par l'auteur)». <sup>15</sup> D'autant plus que selon le chef de l'Etat-major allemand, le problème le plus important de la Turquie d'après les Puissances Centrales était de les soutenir en **Syrie et en Mésopotamie, plutôt qu'au Caucase ou en direction de la**

---

<sup>15</sup> *Les souvenirs de Hindenburg*, p.65 (en russe)

**mer Caspienne** (souligné par l'auteur)». <sup>16</sup> En général, ce point de vue n'était pas contesté d'une manière évidente dans les milieux gouvernementaux turcs avant la révolution russe. Ainsi, au début de 1916, Enver faisait une "déclaration d'amour" à Pless. Il disait: "En Asie, la situation de la Turquie est assez difficile. Il est possible qu'en Arménie on nous rejette en arrière. Le recommencement des opérations militaires en Irak n'est pas exclu non plus. J'estime également que l'Angleterre sera bientôt en état de nous attaquer en Syrie avec des forces supérieures. Mais quoi qu'il arrive en Asie, l'issue de la guerre dépendra de la situation aux fronts européens, voilà pourquoi je mets à votre disposition toutes mes divisions libres" <sup>17</sup>.

Nous avons dit «d'une manière évidente», car les perceptions politiques et morales des grands conquérants turcs étaient différentes. Voilà pourquoi Hindenburg feint l'innocence en flattant Enver: «A quoi servent la bonne volonté et les promesses données à Constantinople, si les **commandants suivent leur chemin sur les champs de bataille lointains** (souligné par l'auteur) <sup>18</sup>: l'utopie du «panislamisme et du panturquisme» (Behaeddin Shakir) et la «solution» de la Cause arménienne qui est «l'une des questions les plus épineuses» pour la Turquie (Hindenburg). Hindenburg constate: «Après la révolution en Russie, le panislamisme aura le but de s'étendre dans le Caucase, et même vers la Transcaucasie mais il s'est finalement égaré dans les vastes espaces de l'Asie Centrale». <sup>19</sup>

Sous la contrainte de l'Europe et avec le concours des circonstances, le monstre ottoman s'est tourné vers l'Orient où se trouvaient les Arméniens orientaux et un grand nombre d'Arméniens occidentaux réfugiés, y a mené une politique militaire qui s'était formée essentiellement à la suite de la guerre des Balkans et avait été

---

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 104

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 13

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 104

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 31

confirmée par l'alliance turco-allemande. (30 mai 1918, le pacha Véhib dit aux membres de la délégation arménienne à Batoumi:<sup>20</sup> «Vous verrez, que le destin va changer les projets de la Turquie et l'orienter vers l'Est. Nous avons quitté les Balkans, nous quitterons aussi l'Afrique: nous voulons étendre notre pouvoir en Orient: là est notre sang, notre religion et notre langue. **Et ceci a une attirance instinctive** (souligné par l'auteur): nos frères sont à Bakou, au Daghestan, au Tourkestan et en Azerbaïdjan. Nous devons nous frayer un passage pour y arriver. Et vous, les Arméniens, vous êtes sur ce passage, vous devez vous écarter et nous laisser passer. C'est là, notre problème essentiel»).

Hans von Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne en Turquie, écrivait dans sa lettre (6 août 1914, point 5) adressée au pacha Mahmed Said Halim, grand vizir ottoman: «L'Allemagne s'engage à assurer à la Turquie **ses frontières orientales de manière à ce qu'elle ait** (souligné par l'auteur) la possibilité d'entrer en contact direct avec les éléments musulmans de la Russie».<sup>21</sup> Ce n'est pas par hasard que cette idée fixe du chauvinisme et du racisme ottomans a trouvé son fondement dans les tendances utopiques de grandes conquêtes du militarisme prussien.<sup>22</sup>

Liman von Sanders, l'un des généraux les plus connus de l'Allemagne impériale déclare: «Le Reich supposait que la Turquie non seulement se rendrait maîtresse des détroits et défendrait les frontières... mais soumettrait aussi l'Egypte, libérerait l'Iran et assurerait des conditions favorables aux pays indépendants de la Transcaucasie, provoquant une situation dangereuse pour l'Inde de la

---

<sup>20</sup> Khatissian A.I., *La naissance de la République d'Arménie et son développement*, 2<sup>ème</sup> édition, Beyrouth, 1968, p. 86 (en arménien)

<sup>21</sup> v Loudchouveyt E. F., *La Turquie aux années de la Première Guerre mondiale de 1914 à 1918. Etude politico-militaire.*, Moscou, 1966, p. 33 (en russe)

<sup>22</sup> Pour les détails voir *Les souvenirs de l'ambassadeur américain Henry Morgenthau et les secrets du génocide arménien.*, trad. par Enovq Armen, Erevan, 1990, p. 304-309 (en arménien)

part d'Afganistan... et elle soutiendrait les opérations militaires en Europe.<sup>23</sup>

Dans ces conditions de croisement des facteurs stratégiques et des prétentions de conquête, enfreignant l'armistice d'Erznka (18 décembre 1917), le 12 février 1918, l'armée turque, avec Mehmed Véhib pacha à sa tête, a attaqué sur tout le front russo-turc déstructuré. **La guerre pour l'indépendance de l'Arménie a commencé** par contrainte historique et fatalité inévitable. C'était le combat le plus héroïque et le plus désespéré, mais non le plus insignifiant de la Première Guerre mondiale, un combat qui n'a pas été apprécié à sa juste valeur jusqu'à nos jours, combat mené pour la conservation de l'identité arménienne et comme le disait Victor Berard pour «l'avenir de tous les peuples». C'est l'un des paradoxes de l'histoire: en Orient, le salut de la civilisation chrétienne (occidentale) dépendait de l'Arménie qui était à bout de force (en 1918, plus de 50 % du fond génétique arménien était déjà exterminé). Le gouvernement turc avait privé ses citoyens arméniens de leurs terres nationales, de leurs propriétés, de leurs biens équivalant à plus de 5 milliards de pièces d'or, sans compter des acomptes conservés dans les compagnies d'assurance étrangères.

L'Arménie n'avait d'autre alternative que la guerre.

(Au début de l'année 1918, l'ancien front russe était divisé en deux en Arménie occidentale: le corps national géorgien s'étendait de Baberd (Baybourd) jusqu'à la mer Noire (12.000 baïonnettes et 80 pièces d'artillerie, sous le commandement du général V. D. Gabayev (Gabachvili), et la force armée arménienne - le corps d'armée spécial qui devait défendre la partie, s'étendait de Baberd jusqu'à la frontière iranienne, y compris la région fortifiée d'Erzroum-Kars (17.000 baïonnettes et 16 batteries, commandé par le général-lieutenant

---

<sup>23</sup> v. **Gotlib V. V.**, *La diplomatie secrète lors de la Première Guerre mondiale*. trad. de l'anglais, Moscou, 1960, p. 50

Tovmas Nazarbékian). Le géorgien N. Z. Odichélidzé, général-lieutenant, était le commandant général de tout le front).<sup>\*\*\*\*</sup>

Evidamment, c'était le corps d'armée arménien avec ses forces auxiliaires qui menait la lutte principale. Tous les événements militaires et diplomatiques de ce combat exceptionnel sont connus et appréciés, à commencer par Sardarapat, le 28 mai et le traité de Batoumi, et en finissant par la proclamation de l'indépendance de l'Arménie et par sa reconnaissance internationale.

Avant que le traité de Bakou (le 4 juin, 1918) entre en vigueur, la horde touranienne rejetée de la plaine de l'Ararat, mais enthousiasmée par les pillages et les massacres réalisés, s'est retournée, affolée, vers Bakou. Le premier affrontement avec les armées de Bakou a eu lieu le 5 juin 1918, près de la gare de Quyourdamire. C'est ainsi que **l'épopée de Bakou a commencé**. Et c'est à ce moment que les Arméniens ont manifesté la volonté inflexible de vivre, et que leur génie militaire et leur art stratégique se sont révélés (Z. Avétissian, ancien colonel de l'Etat-major de l'ancienne armée russe, H. Srvandztian, commandant de brigade, le général H. Bagratouni, le colonel S. Chazarian et d'autres) se sont distingués.

Jugez-en vous-même!

En Orient, à l'issue de la Première Guerre mondiale, Bakou jouait un rôle exceptionnel dans le destin de l'Arménie, grâce à **son armée bien organisée, sa situation géographique et ses ressources naturelles, surtout le pétrole**.<sup>24</sup> (Abraham Gulkhandanian, président du Conseil national arménien à Bakou, écrit: "Pendant cette période, un nombre de journalistes (turcs) braves et audacieux, ont déclaré que la solution définitive de la Cause arménienne dépendait de

---

<sup>\*\*\*\*</sup> Le célèbre historien soviétique E. F. Loudchouveyt écrit: "Par ses vues politiques, N. Z. Odichélidzé était proche aux "nationaux-démocrates" géorgiens, "qui, en fait, étaient au service d'espionnage chez les Allemands (v Loudchouveyt E. F. *La Turquie aux années de la Première Guerre mondiale*, p. 161(en russe). La sœur de cette personnalité mystérieuse était la femme de Véhib pacha.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 22



**Bakou: quand nous prendrons Bakou, nous donnerons une solution à la Cause arménienne”.**<sup>25</sup>

Il est vrai que pour l'Allemagne, presque privée de réserves de combustible, sauf le charbon, le problème primordial était le pétrole (de Bakou), le seul moyen de conjurer le désastre national<sup>26</sup>, mais il y avait également un problème plus important, celui de pangermanisme. Par ailleurs, quand les Anglais ont pris Bagdad, après la lutte de mars 1917 menée par l'Allemagne pour la domination mondiale, l'état des choses a changé. La tactique de s'avancer en Asie par la voie ferrée Berlin-Bagdad était désormais irréaliste. “Drank Nach Osten” pouvait désormais signifier “aller en Asie” en suivant la grande voie de communication mondiale Berlin-Bakou-Boukhara. Voilà pourquoi «Le commandement militaire allemand avait un grand projet: faire de Bakou le centre des opérations militaires contre les forces britanniques en Asie, mettre sur pied les musulmans: Tartares de la Transcaucasie, du Turkestan et des pays de la Caspienne du nord: Azéris, Daghestaniens, Tartares, Sarthois, Circasiens, kirghizes etc., assujettir l'Iran et passer par là vers l'Afganistan et l'Inde, poussant partout à la révolte les tribus musulmanes contre l'Angleterre”<sup>27</sup>, écrit Mikaél Varandian, chroniqueur de la révolution arménienne: Notons aussi les remarques de Zarévand (Zaven Nalbandian), connaisseur inégalé de l'identité turque. “En 1918, les Turcs, écrit-il, sont arrivés au nord de l'Iran, ont poussé à la révolte le Guilane et ont voulu proclamer l'Atropatène iranienne République autonome. Mais les Turcs et leurs alliés allemands voulaient prendre la voie Achkhabad-Marve-Boukhara-

---

<sup>25</sup> **A. Gulkhandanian**, *Bakou au point de vue de l'indépendance d'Arménie*. – «Le 28 mai: le vingtième anniversaire, 1918-1938, Paris, 1938, p. 27 (en arménien) ♣

<sup>26</sup> v **Erguin D.**, *op. cit.*, p. 200

<sup>27</sup> **M Varandian**, Mourat, *La vie et l'activité du soldat sébastien*, Boston, 1931, p. 326-327 (en arménien)

Samarkand-Tachkent, et ils n'avaient pas de temps à perdre pour envahir l'Iran du Nord ».<sup>28</sup>

Il est à noter que le manque de temps, de combustible et, surtout, de pétrole exacerbait les prétentions insatiables des fanatiques militaires allemands. Lors de la conférence de la base militaire générale (Spa, 2 juillet 1918), Ludendorff a mis sur le tapis les objectifs du haut commandement: envahir de nouveaux territoires en Turkménie et au Turkestan et commencer l'extraction du pétrole à Bakou.<sup>29</sup> L'affaire tournait à la farce. Incapable de faire obstacle à la politique arménocide turque, d'influencer leur manière d'agir et de prendre Bakou, Ernest Paraguin, lieutenant colonnel allemand, chef de l'état-major de la troupe militaire turque «Orient», a présenté au début de septembre 1918 une «demande-pétition» au Conseil national arménien de Bakou avec des exigences insensées. Dans cette pétition il écrivait: «Nous n'exigeons de vous que ce qui suit: 1. nous rendre Bakou sans le détruire et nous permettre d'utiliser son pétrole, 2. paix et fraternité.»<sup>30</sup>

Il y a d'autres sources qui témoignent aussi que l'Allemagne, désespérée, cherchait obstinément une voie de salut. Le général René Tournès, auteur français, écrit qu'auparavant pour renforcer la sixième armée de la Mésopotamie, le général Ludendorff s'était adressé à Enver pacha en lui demandant de regrouper les armées caucasiennes et de les transporter dans la région de Tabriz par la voie ferrée Tbilisi-Erivan. Cela permettrait de fortifier Mossoul et la région pétrolière de Bakou que les Allemands voulaient exploiter à l'aide de la voie ferrée qui menait vers les ports de Bakou et de Poti.<sup>31</sup>

---

<sup>28</sup> **Zarévand**, Sélimen Kémal, *Les projets turcs au sujet d'Iran*, «Hayrenik», Boston, 1931, Mai, p. 159 (en arménien)

<sup>29</sup> *L'Etat-major prusso-allemand, 1640-1965. Son rôle politique dans l'histoire*, p 191 (en russe)

<sup>30</sup> **Mélik Yoltchian S.**, *La bataille héroïque de Bakou*, «Hayrenik», Boston, 1925, août, p. 106 (en arménien)

<sup>31</sup> **Tournès R.**, *Le général Foch et la victoire des alliés en 1918*, trad. du français, Moscou, 1938, p 179

Ainsi, chaque grand conquérant apparu dans le Sodome et Gomorrhe mondial poursuivait tout d'abord ses propres buts politico-militaires et ses intérêts nationaux prioritaires. Ainsi, la force motrice de l'Allemagne était tout d'abord le pétrole, l'intention de la conquête mondiale, le désir de remplacer la Grande Bretagne dans le monde, l'aspiration inéluctable d'envahir le Caucase, la Transcaucasie, l'Asie Centrale, l'Afghanistan et l'Inde. Il est vrai qu'en 1918 les matières premières roumaines étaient en possession des Puissances Centrales. Basil Liddell Hart donne son évaluation en écrivant: "La réquisition temporaire des céréales et de l'industrie pétrolière de la part de l'Allemagne ne lui a assuré que la différence entre le déficit et la faillite"<sup>32</sup>.

«C'est la Roumanie qui est devenue le fournisseur principal des céréales et du pétrole après son annexion. De novembre 1916 jusqu'en novembre 1918, elle a fourni 1.141.000 de tonnes de pétrole dont 890.000 pour l'Allemagne, 231.200 de tonnes pour l'Autriche-Hongrie, le reste pour la Turquie et la Bulgarie»<sup>33</sup>. Il est évident aussi que Ludendorff trouvait que le déroulement de la guerre pouvait changer en cas de possession des exploitations pétrolières de Bakou. Pour atteindre ce but insensé, l'Allemagne a eu recours au traité-compromis de Brest-Litovsk entre l'impérialisme allemand et le «social-impérialisme» russe. Cependant, ce traité mettait un point aux opérations militaires entre les deux ennemis jurés: l'Allemagne et la Russie. Les Turcs s'avançaient déjà vers Bakou, vers l'Orient, sur l'initiative d'Enver, fils adoptif de Hindenburg. D. Erguin, «spécialiste de pétrole» écrit: «Pressentant que le succès de l'allié aboutirait à la destruction complète des exploitations de pétrole, l'Allemagne a promis aux bolchéviks d'empêcher l'avancée turque en échange du pétrole. Lénine a dit: «Bien entendu, nous sommes d'accord». Joseph Staline ... a envoyé un télégramme avec l'ordre correspondant à la

---

<sup>32</sup> v Erguin D., *op. cit.*, p. 199

<sup>33</sup> *L'Etat-major prusso-allemand, 1640-1965. Son rôle politique dans l'histoire.* p.

Commune de Bakou. Mais les communistes locaux ont refusé. «Ni en cas de victoire, ni en cas de défaite, nous ne céderons aux Allemands le pétrole que nous exploitons»<sup>34</sup>.

Abraham Gulkhandanian, président du Conseil national arménien de Bakou, apprécie cette démarche patriotique des bolchéviks de Bakou. Ce dernier écrit: «Ceux qui ont joué un certain rôle dans les conditions particulières de Bakou» ont non seulement jugé leurs amis pour «l'affaire honteuse» de Brest-Litovsk, mais «ont aussi déclaré qu'ils n'acceptaient pas ce traité et qu'ils avaient l'intention de faire face à tout prix à l'invasion des Turcs»<sup>35</sup>.

Ludendorff avait pris sa décision. Le 15 mai 1918, il a ordonné au général Hans von Sekt (adjoint allemand au chef de l'Etat-major de l'armée turque qui se trouvait à Constantinople) de prendre les mesures nécessaires qui obligeraient Enver pacha à s'abstenir de l'extension des acquisitions territoriales prévues par le traité de Brest<sup>36</sup>. Plus tard, Ludendorff menaçait Enver dans un télégramme: «Si la Turquie ne respecte pas les frontières établies à Brest, «l'Allemagne se permettra de prendre elle-même les décisions»<sup>37</sup>.

Notons que l'Allemagne n'a pas réussi à contraindre la Turquie à accomplir les obligations établies par le traité de Brest-Litovsk, et à l'orienter totalement vers le sud, contre les Anglais.

Dans le chaos des intrigues pour le pétrole et les luttes pour la conquête mondiale, «le sombre casse-tête» de l'historiographie arménienne trouve sa solution: c'était l'attitude «révolutionnaire» de Vladimir Oulianov Lénine, Joseph Djougachvili Staline et de leurs marionnettes «en fer», et de Stépan Chahoumian, «aux yeux bleus», à l'égard de la Commune de Bakou et de son prolétariat, le destin des

---

<sup>34</sup> v. Erguin D., *op. cit.*, p. 200

<sup>35</sup> A. Gulkhandanian, *op. cit.*, p. 24

<sup>36</sup> Mühlmann C., *Das Deutsch-Türkische Waffenbündnis im Weltkrieg*, Leipzig, 1940, p. 198 (en allemand)

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 139

Arméniens, des Russes et des autres peuples qui y vivaient.<sup>38</sup> Cette attitude a abouti au désastre de Bakou et, tout d'abord, aux massacres des «travailleurs» arméniens organisés par les Turcs (Sergueï Mélik-Yoltchian, membre du Conseil national arménien de Bakou, membre du partie Dachnaksoutioun, membre du Comité Central «Voskanapat», 30 juillet 1918). «La conférence se termine et le gouvernement de Chahoumian prend les bateaux préparés d'avance et quitte Bakou sans transmettre le pouvoir à un parti quelconque. Mais après la conférence, dans le couloir de la salle, je (Sergueï Melik-Yoltchian, souligné par l'auteur) rencontre Chahoumian, je l'accuse et je lui dis: «Vous ne trouvez pas que par vos démarches, vous abandonnez les travailleurs de Bakou avec tout le peuple arménien dans les bras de l'ennemi séculaire qui va l'exterminer définitivement». Chahoumian me réplique:

«Je vous répète les paroles de Lénine, «Quand on abat la forêt, les copeaux volent. Nous faisons une révolution mondiale pendant laquelle des peuples et des nations peuvent s'anéantir. Peu importe que pour l'établissement du socialisme le peuple arménien soit massacré».<sup>39</sup>

Lors de sa rencontre avec Sépouh et Mourad, organisateurs de l'autodéfense de Bakou, Chahoumian s'exprime d'une manière plus décisive, concrète et plus pratique. Sépouh écrit dans ses mémoires: «Nous avons demandé à Chahoumian, au nom du peuple arménien, qu'il ne soit pas contre l'arrivée des Anglais à Bakou. Nous lui avons rappelé que si les Turcs envahissaient Bakou, ils anéantiraient tous les Arméniens, puis ils se dirigeraient vers la République d'Arménie. Dans ce cas, lui seul en serait le coupable».

---

<sup>38</sup> Pour les détails voir, G. Khomizouri, *Equation avec 26 connus*, «Nork», 1996, N 1-3 (en arménien)

*Les troubles sociaux dans le destin des peuples. Sur l'exemple de l'Arménie.* Moscou, 1997, p. 83-115 (en russe)

<sup>39</sup> «Patrie», (Boston), 1925, juillet, p. 70

S. Chahoumian a répondu: «Je le sais très bien, néanmoins, je ferai tout mon possible pour que les Anglais ne mettent pas leurs pieds dans ce pays, même si je sais que le sang arménien en sera le prix (...). Ma décision est définitive. **Pour moi, l'entrée des Turcs à Bakou est préférable à celle des Anglais (...). Un malheur plus grand arrivera si toute la Russie se retrouve dans l'obscurité.** (souligné par l'auteur).»

«Mais les Turcs massacreront les Arméniens et les Anglais nous laisseront au moins tranquilles. Néanmoins, Chahoumian n'a pas changé d'avis.»<sup>40</sup>

Le jeune bolchévik Anastase Mikoyan le savait aussi très bien. Il imaginait toutes les conséquences de l'invasion turco-allemande. Mais les motivations de ces deux carriéristes, de ces porteurs d'idéologie bolchévik, étaient différentes.

La déclaration de ce dernier a été plus qu'éloquente. Il a dit: «Les ouvriers de Bakou, effrayés des invasions turques, affamés, trompés par les soviétiques, *les dachnaks et les menchéviks*, ne se rendant pas suffisamment compte du danger de l'invasion des Anglais, les ont préférés aux Turcs et aux Allemands, et pendant les manifestations ils se sont exprimés en faveur de la convocation des armées anglaises (...). Je suis resté stupéfait: est-il possible de discuter des questions d'une telles importances lors des manifestations et, surtout, lors du moment crucial de la guerre.»<sup>41</sup>

Sachant très bien tout cela, ils ont poussé une partie de leur peuple dans la gueule sanglante turco-tartare.

Les Allemands voulaient mettre un frein aux Turcs à Batoumi, mais ils n'en avaient plus la force. Voilà pourquoi le télégramme, plein de cynisme, de Lénine (7 juillet 1918) adressé à Staline, ne tourne qu'à la farce et à la démagogie politique: «Quant à Bakou, le plus important est que vous soyez sans cesse en contact

---

<sup>40</sup> Sépouh, *Mes mémoires*, tome II, Boston, 1929, p. 169-170 (en arménien)

<sup>41</sup> A. I. Mikoyan, *Par la voie de la lutte*, tome I, Ercvan, 1972, p. 207 (en arménien)

avec Chahoumian, pour que ce dernier soit au courant de la proposition des Allemands, faite à l'ambassadeur Ioffé à Berlin. Cette proposition porte sur l'accord des Allemands d'arrêter l'attaque des Turcs sur Bakou, **si nous leur garantissons une partie de pétrole. Et bien sûr, nous la leur garantirons** (souligné par l'auteur).<sup>42</sup> De plus, «chaque action des dachnaks (forces nationales arméniennes, souligné par l'auteur) contre la décision prise par le cinquième congrès des conseils et le pouvoir central soviétique sera considérée comme une insurrection et une trahison. Nous prendrons les mesures nécessaires pour envoyer des troupes, mais nous ne pouvons pas vous le promettre avec certitude».<sup>43</sup>

Il est compréhensible que les Arméniens ne pouvaient pas consentir à l'annexion de Bakou par les armées turco-allemandes. L'attitude de l'alliance truco-allemande excluant toute alternative, ne laissait pas d'autre choix aux Arméniens. «Les hordes arméniennes», tel est le nom que Hindenburg a donné aux divisions nationales résistant aux Turcs. Il écrit: «Au début de 1918, un essor militaire se produit en Turquie. Une attaque commence avant la fin de l'hiver contre l'armée russe se trouvant en Arménie. Là, la force russe était illusoire. Une partie des soldats était complètement épuisée. Voilà pourquoi seules les hordes arméniennes ont fait face aux Turcs».<sup>44</sup> Comme le dit A. Gyulkhandanian: «Il est évident que les troupes de Bakou continuaient la lutte avec la conscience que leur résistance de chaque jour prolongerait **l'existence de l'Arménie** encore un jour».<sup>45</sup> Contre la volonté du Centre et de S. Chahoumian, l'attitude spécifique des Bolchéviques de Bakou, «permettait même parfois d'unir toutes les forces militaires se trouvant à Bakou, qui faisaient leurs

---

<sup>42</sup> V. I. Lénine, ELG, tome 50, Erevan, 1983, p. 132 (en arménien)

<sup>43</sup> Lénine à Chahoumian, (29 juillet 1918), *ibidem*, p. 148-149

<sup>44</sup> *Les mémoires de Hindenbourg*, p. 103

<sup>45</sup> A. Gulkhandanian, *op. cit.*, p. 27

préparatifs pour le quitter le plus vite possible (pour le front, souligné par l'auteur)». <sup>46</sup>

Malheureusement ce n'était que l'Angleterre, l'un des pays des Alliés, qui était plus ou moins intéressée par Bakou et à son pétrole, car l'extraction par les Allemands avait échoué et il y avait le problème d'assurer la sécurité des territoires orientaux de l'Empire britannique. C'est pour cela que l'axe militaire **«Berlin-Bakou-Boukhara»**, faisait de Bakou et de la Transcaucasie l'un des noeuds militaires de la Première Guerre mondiale, le deuxième peut-être après la Marne et Paris. Cette conclusion est constatée par l'insistance du général G. Denstervili: «C'est pour cela que mon devoir était d'empêcher les mouvements militaires des Turcs et des Allemands à cette période». <sup>47</sup>

Il y a un autre problème qui n'est pas aussi important que celui de Bakou, mais au point de vue stratégique il est primordial: à la suite du délabrement du front iranien (russe), le flanc droit du front anglais de Bagdad s'était affaibli, exposant sa stabilité. Voilà pourquoi la remise en état de la ligne militaire Bagdad-Bakou, qui renforçait le flanc droit de l'armée anglaise et qui assurait la sécurité des Arméniens de l'Atropatène, se rapprochait mais ne s'identifiait pas aux intérêts anglo-arméniens de la région. C'est là le mystère de la conduite des troupes anglaises lors de l'invasion de Bakou et leur disparition non moins «mystérieuse» de là-bas. Fidèle à leur inébranlable tradition, ils essayaient de tirer les marrons du feu à l'aide des autres, cette fois à l'aide des différentes tribues en Iran, des divisions nationales arméniennes de Bakou et de ses alentours.

Ainsi, à la recherche «des idéaux panislamiques et panturcs», «des idéaux nationaux sacrés» (**«Nous venons de Turquie pour nous joindre les Tartares, les Albanais du Caucase et de créer un grand et nouvel Etat qui fera frémir le monde entier: ce n'est pas un rêve, c'est**

---

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 24

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 26



**une réalité.►**) et suivant les exhortations des Allemands, les Turcs ont assiégé Bakou à la fin de juillet, et au début d'août ils se sont emparés d'une partie des puits de pétrole. D. Erguin écrit: «Finalement, en juillet-août 1918 (4 août, souligné par l'auteur) la Grande Bretagne y a envoyé des troupes via l'Iran. Leur objectif était de sauver Bakou et son pétrole. En cas de nécessité ils devaient (d'après les données du Ministère Militaire) répéter le scénario roumain «et de détruire l'usine d'extraction, le pipeline et les dépôts de pétrole de Bakou».

**Les Anglais sont restés à Bakou un mois et c'était suffisant pour que le pétrole n'arrive pas à l'Allemagne** (souligné par l'auteur). Ludendorff était obligé de dire: «C'était un lourd coup pour nous. Pourtant les Anglais sont partis<sup>\*\*\*\*</sup> et les armées turques ont pris la ville. (...) **Mais quand les armées turques ont pris Bakou, le pétrole ne pouvait plus sauver l'Allemagne<sup>\*\*\*\*</sup>** (souligné par l'auteur)». <sup>48</sup>

---

<sup>\*\*\*\*</sup> A. Gulkhndanian écrit: «Les Anglais, les vrais connaisseurs des machinations diplomatiques, ont répandu des nouvelles compromettantes sur les troupes de Bakou et, en particulier, sur l'armée arménienne pour justifier leur honteuse conduite et pour induire en erreur le public mondial, après avoir résolu leur problème stratégique» (voir «Hayrénik», juillet 1941, p. 91).

Ce n'était pas seulement la conduite des Anglais qui était «étrange». Sergueï Mélik-Yoltchian, l'un des organisateurs de l'épopée de Bakou, écrit: «Le colonel Pierre Auguste Chardinier, représentant officiel de la France libérale s'est enfui avec les Anglais. Pendant des mois entiers se rendant au Conseil national arménien et au Bureau de la partie de Dachnaktloutioun il demandait de défendre Bakou à tout prix et il ajoutait toujours que le peuple français n'oublierait jamais les mérites du soldat arménien» («Hayrénik», août 1925, p. 112).

<sup>\*\*\*\*\*</sup> Le haut commandement allemand savait «qu'une crise de longue durée du combustible surviendrait au début de l'hiver. En octobre, à Berlin on considérait que la guerre allait se prolonger encore de six à huit mois, l'industrie militaire allait épuiser toutes ses munitions en deux mois, les accumulations des matières lubrifiantes allaient s'épuiser en six mois. Les opérations limitées sur terre ne pouvaient être menées qu'en cas de parcellisation stricte des réserves, mais les forces aériennes et mécaniques allaient se taire dans deux mois.

Il n'a pas été possible de vérifier l'authenticité de ces données, car l'Allemagne épuisée s'est rendue un mois après». (D. Erguin, *op. cit.*, p. 200)

<sup>48</sup> D. Erguin, *op. cit.*, p. 200

«L'échec à Bakou était un coup grave pour l'Allemagne. En octobre 1918, l'armée allemande a épuisé ses munitions». <sup>49</sup> En effet, Lord Curzon avait raison, quand il déclarait lors de la conférence des Alliés, consacrée à la question du pétrole, qui a eu lieu dans la maison de Lancastre dix jours après la guerre: «Les Alliés ont remporté la victoire grâce au pétrole».

Cependant les aspirations politiques des peuples du Caucase du Sud ont été révélées au cours de «l'opération» de Bakou. «Menant des pourparlers secrets avec les Allemands à Batoumi, aidés du général von Lossov et du gouvernement allemand à Berlin, les Géorgiens avaient obtenu la protection de l'Allemagne et avaient assuré l'inviolabilité des frontières géorgiennes en cas de l'invasion turque». <sup>51</sup>

A la question de A. Khatissian, s'il était juste de contribuer à la dissolution du Caucase, quand les Arméniens luttèrent tout seuls contre l'ennemi commun, Noy Geordania, leader des sociaux-démocrates géorgiens à Batoumi (25 mai, 1918) a répondu avec une générosité géorgienne et avec une astuce byzantine: «Le juste est tout ce qui est bien pour mon peuple». <sup>52</sup>

Gulkhandanian généralise: «De tous les peuples habitant la Transcaucasie, ce n'étaient que les Géorgiens qui luttèrent autrefois contre les Turcs ont changé progressivement et avec habileté leur position d'attaque contre la position neutre, prétendant d'éprouver une grande sympathie et de l'amitié à l'égard des Tartares de la Transcaucasie.» <sup>53</sup>

Durant les années d'indépendance, tant héroïques que dramatiques, cette classe des «gouverneurs» géorgiens a gardé son orientation vers les Turcs et sa servilité aux Turcs d'Azerbaïdjan, en oubliant l'européanisme et l'Eglise orthodoxe en particulier. <sup>54</sup> Les Turcs ethniques d'Azerbaïdjan invitaient les Turcs en Transcaucasie lors des pourparlers officiels et non-officiels et leur proposaient

---

<sup>49</sup> *Ibidem*

<sup>51</sup> A. Khatissian, *Le traité de Batoumi*, 4 juin 1918. «Le 28 mai», p. 37 (en arménien)

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 39

<sup>53</sup> A. Gulkhandanian, *op. cit.*, p. 84

<sup>54</sup> v. aussi G. Tchalkhouchian, «Le livre rouge», Rostov sur le Don, 1919, p. 145-146, 162-171 (en arménien)

d'envahir l'Azerbaïdjan. «C'est pourquoi les Arméniens sont restés seuls face aux Turcs».<sup>55</sup> Les Musulmans caucasiens étaient évidemment pour les Turcs et observaient avec sympathie leur succès et leur progrès». Les Géorgiens supportaient la guerre avec contrariété et ils étaient prêts à signer la paix même une semaine après le commencement des opérations militaires. Les Arméniens étaient restés seuls, entourés d'ennemis et ils menaient une lutte désespérée mais intrépide contre les Turcs».<sup>56</sup>

L'attitude turque s'est révélée le 22 mai à Batoumi, par la conduite de Djémal pacha, l'un des boureaux des Arméniens. A. Khatissian décrit l'ambiance de ce jour: «Il a parlé très cordialement aux Tartares, assez chaleureusement aux Géorgiens et très froidement et séchement aux Arméniens».<sup>57</sup> Dans ces conditions il ne restait aux soldats Arméniens que de montrer sur le champ de bataille «leur force et leur courage», et il l'ont fait non seulement d'Erznka jusqu'à Bakou (12.02.1918 jusqu'au 15.09.1918) pendant 214 jours («ce n'est que le 16 septembre, dans l'après-midi, après plusieurs collisions avec nos divisions restées sur les fronts, que les Turcs ont fait irruption dans la ville»)<sup>58</sup> mais aussi après la chute de Bakou jusqu'au 7 novembre, 7 jours après l'armistice de Moudros, sous **Petrovsk** (Makhatchkala, souligné par l'auteur), quand les chemins turco-arméniens se sont croisés de nouveau et quand les armées turques ont essayé de rejoindre les montagnards de Caucase cette fois-ci pour assurer la «sécurité» de Bakou et envahir le Nord du Caucase.

Selon la note envoyée à Berlin par von Lossov, pendant la conférence de Batoumi, «la conséquence directe de la violation du traité de Brest-Litovsk a été la décision des Turcs d'envahir Bakou, Vladicaucase et tout le Caucase»<sup>59</sup>.

---

<sup>55</sup> A. Khatissian, *op. cité*, p. 38

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 36

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 351

<sup>58</sup> Melik-Yoltchian S., *op. cité*, p. 69

<sup>59</sup> C. Mühlmann, *op. cité*, p. 199

**Grâce à leur force et leur courage, les soldats arméniens ont pu vaincre cette impulsion instinctive touranienne, ou si l'on veut, le projet de la grande conquête allemande en Orient, qui a privé le desir et l'aspiration stratégiques du militarisme prussien de son contenu. En dépit des idéaux «panislamiques et panturcs» et des idéaux «nationaux sacrés», (Béhaeddin Chakir) l'Arménie a restauré son droit de vivre assurant la survie d'une grande partie de la civilisation chrétienne.**

Un témoin et participant de cette lutte pénible et intransigeante présente l'ambiance qui y régnait de la manière suivante: «L'ennemi recevait de nouvelles forces, des milliers de Tartares vivant dans la région et à Galipolie. Ces divisions venaient sans cesse vers les frontières de Bakou pour briser définitivement la résistance des Arméniens et prendre cette ville à pétrole qui jouait un rôle crucial pour l'issue de la guerre». <sup>60</sup> Ou bien: «Il était minuit (du 30 juillet, souligné par l'auteur). Tous, dans leurs positions, les baïonnettes à la main, pressentaient l'approche de la bataille. En face ils voyaient l'armée d'une vingtaine de milliers de combattants de l'ennemi, la garde ottomane, les divisions qui avaient vaincu **l'armée de 200.000 Anglais à Galipolie. Ils avaient à leur tête Nouri pacha, Moursal pacha, chef de la cavalerie, les commandants et les officiers éminents allemands et turcs.**» <sup>61</sup>

Encore un épisode de «l'épopée arménienne» de Bakou: épisode de la lutte du 4 août qui a eu lieu à côté des casernes de Salian, épisode de la conduite héroïque du soldat rarement rencontré dans l'histoire, épisode de l'incarnation des personnages mythiques du passé: «Les bombes explosent, abîment les canons, tuent et blessent la plupart de nos étudiants (cannoniers, souligné par l'auteur), y compris Rouben Chatirian ( fils de Martine Chatirian, souligné par l'auteur) blessé en 43 endroits...». (Ce héros mythique)

---

<sup>60</sup> A. Gulkhandanian. *Le cinq août. Une page de la bataille héroïque de Bakou.* «Vem» (Paris). 1933, novembre-décembre, p. 116 (en arménien)

<sup>61</sup> Mélik Yoltchian S., *op. cit.*, p. 71

«après un an de convalescence, ayant perdu l'une de ses jambes, l'un de ses yeux, une partie de sa machoire, est rentré en Arménie et a continué son service militaire dans les divisions de l'Arménie». <sup>62</sup>

«L'épopée arménienne» de Bakou a valorisé l'art de la manœuvre (arménienne). Sous la contrainte du traité de Batoumi, avant que la République soit obligée de renoncer à la tentation de continuer la lutte, les Arméninens de Bakou, d'Azerbaïdjan et d'Artsakh ont pris sur leurs épaules le poids de la lutte nationale et la mission de défendre la civilisation chrétienne en Orient, entravant l'avancée des armées turco-allemandes vers Bakou. Y. Barseghov, homme de science, écrit: «Dépensant ses principales forces lors de la lutte contre les Arméniens, la Turquie a définitivement perdu la Première Guerre mondiale; il semble toutefois qu'elle avait déjà atteint son but en envahissant Bakou». <sup>63</sup> Paul von Hindenburg s'exprime avec la conscience et exactitude allemandes: «L'une des conséquences de la Guerre devastatrice contre l'Arménie était l'extermination en masse des troupes turques dans les montagnes du Caucase causée par l'épuisement». <sup>64</sup> Plus tard, Ali Issan pacha, l'un des généraux turcs, avoue: «Nous aurions envahi Caucase, si les Arméniens ne nous en avaient pas empêché». <sup>65</sup>

Si...

P. S. En effet, évaluant le rôle de vrais acteurs du gouvernement politico-militaire de l'Allemagne lors de la Première Guerre mondiale, Emile Ludvig, grand connaisseur des impulsions des fanatiques militaires allemands, remarque: «Après la nomination de Falkenhein, le rôle du chancelier s'est mise à diminuer rapidement. A la fin de la guerre, il n'était plus une autorité

---

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 74

<sup>63</sup> Y. G. Barseghov, *Le genocide des arméniennes: la culpabilité de la Turquie et les obligations de la Communauté mondiale, les documents et les commentaires*, tome II, Moscou, 2005, p. 216 (en russe)

<sup>64</sup> *Les souvenirs de Hindenburg*, p. 32

<sup>65</sup> Atamian S., *The Armenian Community. The historical development of a social and ideological conflict*, N. Y., 1955, p. 199 (en anglais)

pour Hindenburg et Ludendorff, mais au contraire, l'un lui inspirait du respect par sa notoriété, l'autre par sa volonté de fer». <sup>66</sup> Et c'était ces deux personnalités qui appréciaient avec une exactitude allemande l'exploit de la force militaire arménienne, un exploit hors imagination, ayant eu une influence décisive sur l'issue de la guerre, en particulier, sur le front occidental.

---

<sup>66</sup> Ludvig E., *Le dernier représentant de la dynastie Gogentsolerne: Wilhelm II*, trad. de l'allemand, Moscou, 1991, p. 197

## ARARA: LA BRÈCHE DÉCISIVE DE LA LÉGION ARMÉNIENNE

L'on sait qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, les contradictions entre les grandes puissances se sont aggravées également au Proche Orient. L'Allemagne qui avait l'intention de conquérir le monde entier, menaçait la domination anglaise au Proche Orient, en construisant la voie ferrée de Bagdad. S'alliant à la Turquie, elle voulait s'approprier le canal de Suez, le pétrole de Mossoul et priver les Anglais et les Français de leurs bases militaires et maritimes en Syrie et en Palestine. L'Angleterre essayant d'éliminer son adversaire, l'Allemagne, en occupant ses colonies, voulait s'emparer des possessions turques: la Mésopotamie, la Palestine, et s'installer en Egypte. La France voulait infliger une défaite à l'Allemagne et s'emparer de la Syrie. Quant à la Russie, elle prétendait décomposer l'Empire Ottoman pour s'emparer de l'Arménie occidentale, des détroits et de Constantinople.

La Turquie, étant l'allié du militarisme prussien, avait pour objectif de garder ses possessions, telles qu'elles étaient en 1914 et en même temps d'étendre son empire au dépens de ses voisins de la Péninsule balkanique et des possessions de la Russie,<sup>67</sup> résolvant ainsi le problème national de l'anéantissement des Arméniens.

Il est évident qu'après l'entrée de la Turquie dans la Guerre (12 novembre 1914, la Turquie a déclaré une guerre sacrée aux pays de l'Entente), c'est le Proche Orient qui en est devenu l'arène.

C'est dans cette ambiance d'harmonie et d'incompatibilité des intérêts des Grandes Puissances que le traité secret de Sikes-Pico a provoqué l'écroulement de l'Empire Ottoman. Naturellement, le front palestino-syrien a été inclu dans le champ du conflit anglo-

---

<sup>67</sup> Gotovtsev A., *Les opérations en Palestine et en Syrie de 1915 à 1918*, «Revue militaire et historique», (Moscou), 1940, N 9, p. 3 (en russe)

français et turco-allemand, devenant le maillon le plus important de l'arène proche-orientale anglo-turco-allemande.

Au début de la Première Guerre mondiale, la géographie des opérations militaires a inclut la Péninsule de Sinaï, dans le front palestino-syrien. L'Égypte (étant sous la tutelle anglaise, depuis le 17 décembre 1914) et cette Péninsule se trouvaient sous la domination anglaise. La Méditerranée baignait les côtes du Nord (l'Arménie Cilicienne) et de l'Est de cette arène. Ces côtes étaient sous l'influence de la flotte militaire des pays de l'Entente et elles avaient des ports importants (Alexandrette, Beyrouth, Haïfa). Au sud-ouest, l'arène incluait la partie orientale de l'Égypte, à l'est, le désert Arabe, et au nord, il était limitrophe de l'Anatolie centrale (turque).

Après l'entrée de la Turquie dans la guerre, l'alliance turco-allemande a essayé deux fois de prendre le canal de Suez. La première fois, l'une des divisions turques composée de 500 à 600 soldats, a réussi même à atteindre la côte africaine et à imposer aux Anglais d'accumuler un nombre considérable de troupes militaires dans cette partie du front. Mais, comme on le prévoyait, les Turcs ne sont pas arrivés à résoudre le problème stratégique: la prise du canal de Suez.

Après la chute des opérations turques (allemandes), ce sont les alliés qui ont pris définitivement l'initiative sur le front. A la mi-septembre 1918, la dernière phase de la guerre a commencé. Il est vrai que le général anglais Edmond Alénbi, chef du commandement du front, nommé à son nouveau poste à la fin du mois d'avril 1918, prévoyait le commencement des massacres par des Turcs. Mais au front occidental (français), l'attaque des Allemands au mois de mars a imposé d'y transporter le plus vite possible les forces paléstiennes (des alliés). Voici pourquoi, comme le dit A. Gotovcev, «jusqu'à la mi-septembre, les Anglais entreprennent des opérations militaires pour améliorer leur position et pour assurer la sécurité du flanc droit.



L'armée est renforcée grâce à la puissante troupe française et les forces arrivées de l'Inde et de la Mésopotamie». <sup>68</sup>

La veille des opérations décisives ces troupes menaient des combats locaux à la ligne de démarcation de Paléatine du sud et de Paléatine du nord. D'après le projet du général Alénbi, une grande partie de l'armée turque serait prise en blocus, voilà pourquoi le coup principal devait être porté en deux directions: à gauche il fallait percer le front de l'armée turque (le commandant Djévad pacha en tête), et, se tournant vers le village Raffat, le diriger vers le nord-est; à droite changer la direction du flanc gauche des troupes turques vers le nord, commençant l'attaque le jour suivant. Ces deux divisions devaient se rejoindre dans la région de Nablous. Ensuite, accompagnées d'une grande partie du corps de cavalerie, elles devaient s'avancer vers la vallée de Sarani, prenant la direction de Toulkéram pour prendre «le nœud de communication» (Bayzan, El Afoulé) et pour empêcher l'ennemi de battre en retraite vers le nord. A droite, le coup devait être porté par le vingtième corps et l'artillerie composée de deux divisions, à gauche, par le vingt et unième corps avec ses cinq divisions et son détachement français. Et c'était le détachement des rebelles arabes qui porterait le coup vers le nord (la Jordanie).

Le front turc était défendu à droite non seulement par la 8<sup>e</sup> armée, mais aussi par la 7<sup>e</sup> armée (commandant Moustafa Kémal pacha) et par la 4<sup>e</sup> armée (commandant Mersinli Djémal pacha). Le fameux général Otto Liman von Sanders était le commandant en chef du front militaire. Le corps asiatique des Allemands ("Asian Korps") (trois bataillons, trois batteries, une section sapeur et la cavalerie sous le commandement Von Frankenberg und Porchlitz, colonnel allemand) faisait partie de la 8<sup>e</sup> armée. <sup>69</sup> L'allemand G. von Kuhl écrit: "A la suite de l'aggravaion de la situation en Palestine, au

---

<sup>68</sup> *Ibidem*, p. 13

<sup>69</sup> Ludchuveyt E. F., *op. cit.*, p. 278

printemps 1918, "le corps asiatique a été renforcé par un régiment d'infanterie, un bataillon de tir de réserve et par une compagnie de sapeurs venu de Macédoine. Après ces événements le bataillon de tir a échoué de nouveau".<sup>70</sup> D'après les renseignements d'un autre auteur, A. Kirpitchnikov, le corps asiatique se composait de la 16<sup>e</sup> et de la 19<sup>e</sup> divisions d'infanterie et des 701<sup>e</sup>, 702<sup>e</sup>, et 703<sup>e</sup> bataillons allemands d'infanterie.<sup>71</sup>

Et c'est devant ce corps d'armée que le 21<sup>e</sup> corps d'infanterie anglais était rangé. Le régiment français aussi en faisait partie. C'est le 21<sup>e</sup> corps qui, en coopération avec la flotte, devait porter un coup décisif à l'armée turque dans la section de la défense de la 8<sup>e</sup> armée".<sup>72</sup> Ainsi, la légion arménienne qui portait le nom de Légion Orientale, par un concours de circonstance, était rangée à droite du 21<sup>e</sup> corps ("...à gauche de ce front se trouvait la troupe indienne, à droite: les forces algériennes". Notre légion s'est chargée de la défense de la ligne importante qui s'étendait du village Raffat jusqu'à la colline Arara". Prêtre Khoren Atchémián). Elle a occupé une position importante dans le détachement français de Palestine et Syrie, aux environs du village Raffat, ayant en face d'elle une puissante position turque: Arara, où se trouvaient les 701<sup>e</sup> et 702<sup>e</sup> bataillons allemands".<sup>73</sup>

S. Partévian écrit: "Les Arméniens ont atteint la colline d'Arara". Les Turcs et les Allemands avaient fait d'Arara l'axe de leur résistance, en fortifiant davantage ses positions naturelles imprenables".<sup>74</sup>

---

<sup>70</sup> Kuhl G., Delbryuk G., *op. cit.*, p. 51

<sup>71</sup> Kirpitchnikov A., *Détachements montés*, «Revue militaire et historique», (Moscou), 1940, N 8, p.42 (en russe)

<sup>72</sup> *Ibidem*, p. 44

<sup>73</sup> Lazian G., *L'Arménie et la Cause arménienne*, des documents authentiques, Caïre, 1946, p. 192 (en arménien)

<sup>74</sup> Partévian S., *Arara. La Légion arménienne.*, 2<sup>e</sup> édition, Izmir, 1919, p.87 (en arménien)

Le colonnel Romiéou, le commandant de la Légion Orientale témoigne aussi: «Les Allemands avaient fait d'Arara l'axe puissant de la résistance turque».<sup>75</sup>

A propos, «quand les soldats arméniens sont arrivés au front, les Turcs ont renforcé tout de suite leurs troupes amenant aussi des soldats allemands».<sup>76</sup>

L'attaque cruciale a commencé brusquement, par des préparatifs agités de fusil; le 19 septembre 1918, à sept heures et demie du matin, dans la 21<sup>e</sup> section du corps, destinée à l'attaque.

Le régiment des Alliés, perçant le front turc, s'est dirigé vers le nord-est débouchant sur une espace ouverte. Accomplissant brillamment son devoir, l'infanterie a créé des conditions favorables pour le corps de cavalerie du desert pour percer la vallée de Sarane. A midi, la 8<sup>e</sup> armée turque était écrasée et s'en fuyait en désordre. Le 20 septembre, la 7<sup>e</sup> armée, Mustafa Kémal à sa tête, bat en retraite sous la contrainte du 20<sup>e</sup> corps. L'état des Turcs devient critique. «Leurs 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> armées étaient contournées par l'arrière».<sup>77</sup>

Liddell Hart trouve que «l'opération commencée le 19 septembre 1918, était l'une des plus décisives et rapides. C'était la bataille la plus décisive et la plus parfaite de toute l'histoire de la Première Guerre mondiale. L'armée turque a été définitivement écrasée en Palestine en quelques jours».<sup>78</sup>

Le général français René Tournès écrit à son tour: «Le percement était foudroyant et complet».<sup>79</sup> Le légionnaire M. Zarikian informe: «La bataille a été courte et pénible. La résistance turque était inflexible et vigoureuse, mais l'assaut crucial des Arméniens était plus vigoureux». «Sous les coups rapides et cruels, le repaire de violence a

---

<sup>75</sup> Poyatchian T. H., *La Légion arménienne, les mémoires historiques*, Watertown, 1965, p. 129 (en arménien)

<sup>76</sup> Atchémián Kh., *La Légion arménienne*, Annales de: «Hamazgayin», 1953, Beyrouth, 1952, p. 73 (en arménien)

<sup>77</sup> Strokov. A. A., *op. cit.*, p. 570 (en russe)

<sup>78</sup> Liddell Hart, *op. cit.*, p. 364

<sup>79</sup> R. Tournès, *op. cit.*, p. 181

été écrasé et la citadelle des monstres a été terrassée. L'ennemi lâche et incapable de faire face aux coups de baïonnettes, a quitté toutes ses meilleures positions de défense et s'est enfui terrifié». <sup>80</sup> Ainsi «le matin du 19 septembre, le bataillon B, perçant la ligne militaire en quelques heures a chassé l'ennemi et s'est approprié d'Arara, réputé d'être inprenable». (prêtre Khoren Atchémián)

La défaite était définitive. Le problème primordial stratégique était résolu, l'émancipation de la Syrie, de l'Arménie cilicienne et de l'Anatolie turque «était enfin réalisable». Les contre-attaques violentes et désespérées de l'ennemi n'ont abouti ni à la reprise des positions perdues ni à la «réhabilitation de l'honneur des Allemands ambitieux.» (Tigran H. Poyatchian). «Les soldats indiens et les autres constataient que les alliés avaient attaqué trois fois pour reprendre Arara mais ils n'y sont pas parvenus». <sup>81</sup>

«Les soldats arméniens sont restés constants dans leur position prise sans reculer même d'un pas. Pendant cette lutte qui a duré vingt heure de suite, ils ont pris sur leurs épaules tout le poids des attaques violentes des Turcs et des Allemands jusqu'à l'affaiblissement des troupes et du front turc». <sup>82</sup>

Appréciant le soldat arménien à sa juste valeur le général Alenbi a déclaré: «La Légion Orientale ou la Légion Arménienne a pris son part actif lors de la bataille sur le front de la Palestine, le 19 septembre 1918. J'en suis fier». <sup>83</sup> (pour les détails supplémentaires voir sur la Légion Arménienne dans la série d'articles «Benoit d'Azy», «Revue d'histoire diplomatique» 1939, janvier-mars; Kavallerie als schlanchtentscheidende Waffe, «Militarwochenblatt», Berlin, 1932, N 6, p. 181-183).

---

<sup>80</sup> M. Zarikian. *La victoire glorieuse d'Arara, le matin du 18 septembre.*, «Kamavor», pour le dixième anniversaire de la victoire d'Arara, Caire, 1928, p. 43 (en arménien)

<sup>81</sup> Atchémián Kh. *op. cit.*, p. 73

<sup>82</sup> M. Zarikian, *op. cit.*, p. 43

<sup>83</sup> v. *La vie et l'activité du général Aram Garamanoukian*, Forte Lie, New Jersey, 1998, p. 212 (en arménien)

Pour mieux comprendre l'importance des exploits du soldat arménien et l'importance sans précédent de la bataille d'Arara pour l'écrasement de l'Empire ottoman et la victoire de l'Entente, il faut évaluer la position physique et militaire du front. Grâce à la génie du général Alénbi, la partie principale du front était rangée dans l'endroit d'où les meilleures possibilités stratégiques pouvaient être réalisées.

M. Zarikian écrit: «Le lieu militaire le plus important du front turc était la chaîne Raffat-Arara où la nature sauvage avait créé les conditions d'inaccessibilité parfaite. Le centre le plus important de la ligne d'attaque, s'étendant sur quinze lieux, était des montagnes qui dominaient sur les champs étendus à gauche et à droite, où les opérations militaires des armées alliés se déroulaient. Raffat et Arara, la gorge précipice de Vati Palut formaient des positions inaccessibles jusqu'à la ville Nablous.

Cet enfer solide, entouré de rochers inaccessibles, formait une chaîne de cols et de collines entreliés par des couloirs peu praticables. Les Turcs, s'enfuyant effrayés de la bataille de Jérusalem, avaient pu tout de même y arrêter l'avancée victorieuse des armées anglaises et résister pendant des mois, grâce au génie militaire du général allemand pacha Liman von Sanders et aux forteresses naturelles imprenables.

Le militarisme allemand n'avait rien épargné pour le renforcement de ce front. Au point de vue de la défense c'était un vrai enfer.

Combien de fois les armées attaquantes avaient battu en retraite subissant de grandes pertes et combien de fois les tentatives d'attaque ont été condamnées à l'échec. L'avancée du front d'un côté quelconque ne pouvait être réalisable qu'en cas de destruction de cette forteresse naturelle dont la position aussi favorable a pu sauver tout le front turc.

C'était ici que les Turcs avaient concentré toutes leurs forces et c'était ici le plus grand repaire de violence: voilà pourquoi il fallait tout d'abord détruire ce citadelle. <sup>84</sup>

---

<sup>84</sup> Zarikian M., *op. cit.*, p. 42

## L'IRAN DU SUD: LES TIREURS ARMÉNIENS DE LA DÉFENSE

Le fameux lord avait raison quand il disait que la victoire des Alliés a été assurée par le coup porté sur le pétrole. Donc, on peut dire que la Première Guerre mondiale avait pour but l'invasion des régions pétrolifères et peut-être D. Erguin, connaisseur de pétrole, a raison quand il écrit: « Le danger principal venait de l'Empire Ottoman». En automne les armées de la Turquie s'alliant à l'Allemagne ont commencé à menacer tous les établissements iraniens se trouvant à Abadane et s'occupant du traitement du pétrole.<sup>85</sup> Basghra, le noeud pétrolier avec l'Angleterre, était en danger. «L'assurance de la sécurité des exploitations pétrolières ainsi que la lutte en Iran contre les opérations dévastatrices allemandes étaient des objectifs principaux».<sup>86</sup> «C'est pourquoi l'Angleterre prend des mesures en créant les conditions nécessaires».

«En mars 1916, le gouvernement anglais envoie en mission spéciale une délégation avec Sikes Percy à sa tête. Le 25 mars 1917, le gouvernement iranien autorise les Anglais d'organiser le corps des tireurs sud-iranien.<sup>87</sup> C'étaient les Arméniens qui ont constitué le noyau du corps «South Persia Rifles». L'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire d'Arménie Hrant Pasdermadjian écrit: «Le but de ce noyau était la défense de cette région importante contre les attaques turco-allemandes.»<sup>88</sup>

Les forces armées arméniennes ont résolu ce problème courageusement et honorablement.<sup>89</sup> V. Tchertchil, l'un des

---

<sup>85</sup> Erguin D., *op. cit.*, p. 191

<sup>86</sup> *Ibidem*

<sup>87</sup> M. N. Ivanov, *Les mouvements nationaux de libération en Iran de 1918 à 1922*, Moscou, 1961, p. 15-16 (russe)

<sup>88</sup> Pasdermadjian H., *Histoire de l'Arménie. Depuis les origines jusqu'au traité de Lausanne*, quatrième édition, Paris, 1986, p. 415

<sup>89</sup> Pour les détails voir *Les archives de la politique intérieure de la Russie*, le fond «Kantseliaria MID», 1917, livre 52, p. 127 (en arménien)

provocateurs de la guerre, a raison en écrivant : «Au moment où les Turcs ont atteint leur but, leur Etat et leurs alliés ont été définitivement écrasés».<sup>90</sup> Ils se sont rendus avec obséquiosité aux troupes des Alliés, au port Moudros sur l'île grecque Lemnos. Dans les 4 articles (article 4, 11, 14, 24) sur 25 du cessez-le-feu de Moudros (30 octobre 1918), le FACTEUR ARMENIEN de la Première Guerre mondiale a été résumé.\*\*\*\*\*

L'Allemagne, la patrie du militarisme prussien et de la philosophie classique allemande, a été punie par les forces armées arméniennes d'avoir protégé le monstre ottoman, l'ennemi de toute civilisation et de tout progress, qui a commis le crime le plus monstrueux du 20<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>90</sup> Tchertchil W., *La crise mondiale*, trad. de l'anglais, Moscou, 1932, p. 278 (en russe)

\*\*\*\*\* Ch. Torikian écrit: «Le 30 octobre 1918, la Turquie a signé le cessé-le-feu de Moudros. Les troupes arméniennes ont repris Kars, Ardahan et Olti, et la République d'Arménie devait s'étendre désormais sur une surface de 54.000 km<sup>2</sup>» (Torikian Ch., *La Cause arménienne et la Loi internationale*, Beyrouth, 1976, p. 21)